

Je me suis trouvé très-souvent en communication avec le commandant Samuel, qui venait chez moi me demander de lui faire connaître des hommes intelligents, résolus, disposés à se charger de la mission de transporter des dépêches.

Je lui ai indiqué quelques personnes, en même temps que j'ai chargé le commissaire central d'en rechercher d'autres et de les lui désigner. Je n'ai jamais connu le résultat des missions qui ont pu être données à ces gens.

Quant à moi, je répète que j'ai chargé vainement plusieurs émissaires de porter des dépêches soit à Thionville, soit à Briey; ils n'ont jamais réussi à traverser les lignes prussiennes.

M. DARNIS, ancien premier président de la cour de Metz. — Ma situation officielle me permettait d'avoir des rapports avec le commandant en chef de l'armée. Je suis allé quelquefois faire des visites au maréchal Bazaine au Ban-Saint-Martin, où était le quartier général.

Jusqu'à la bataille de Servigny, les entrevues que j'ai eues avec le maréchal ne présentent pas grand intérêt, mais après le 1<sup>er</sup> septembre, je me rendis au Ban-Saint-Martin, c'était le lendemain ou le surlendemain de la bataille de Servigny. Voici ce qui fixa mon souvenir à cet égard : lorsque je suis entré chez le maréchal Bazaine, je lui parlai immédiatement de l'émotion causée en ville par la nouvelle du retour de l'armée. Je demandai ensuite au maréchal s'il avait des nouvelles de l'empereur. Il me répondit qu'il n'avait reçu qu'une seule dépêche de l'empereur et que cette dépêche remontait assez loin, qu'il n'y avait pas de nouvelles récentes.

M. le maréchal ajouta qu'il faisait tous ses efforts pour avoir des nouvelles du dehors et donner des siennes; que beaucoup de ses émissaires avaient pu franchir les avant-gardes ennemies, mais que d'autres étaient revenus sans avoir pu parvenir à traverser les lignes prussiennes.

Je me souviens que le maréchal m'a dit que l'empereur ne pouvait être loin, qu'il devait être dans les Ardennes; je me souviens que, soit au commencement, soit à la fin de ma conversation avec lui, le maréchal me dit : « Nous avons été bien près de réussir, » — en parlant de la bataille de Servigny. — J'avoue, je dois le dire pour compléter ma déclaration sur ce point, que je me suis permis quelques observations critiques, — que M. le maréchal Bazaine a accueillies avec bonté, — sur la lenteur de la sortie des troupes et sur l'abandon de Servigny, théâtre de l'un des plus beaux faits d'armes de l'armée qu'il commandait. — Que M. le maréchal me pardonne, mais c'est sous le coup de l'impression générale, que je partageais, que je lui ai adressé ces observations. Il les a, je le répète, accueillies avec bonté, en me disant : « Je croyais bien que nous atteindrions notre but ! »

M. LE PRÉSIDENT. — Vous souvenez-vous du jour où a eu lieu ce dernier entretien? Était-ce le 1<sup>er</sup> ou le 2 septembre?

M. DARNIS. — C'est positivement après la bataille de Servigny, et très-peu de temps après, voilà tout ce que je puis dire de certain.

M. LE GÉNÉRAL DE SAINT-SAUVEUR. — En ma qualité de grand prévôt de l'armée, les émissaires ne rentraient pas du tout dans mon service. C'étaient, je crois, les officiers de l'état-major qui en étaient chargés, et particulièrement le commandant Samuel. Pour moi, je n'ai pas eu à m'en occuper.

M. LE BARON DE GARGAN, propriétaire de mines. — Les seules nouvelles que j'ai eues, et encore bien vagues, m'ont été données, le 30 août au matin, par le nommé Marchal, qui

avait apporté des dépêches la veille, à Metz. J'appris par lui que les usines d'Hayange et de Moyeuve étaient arrêtées, ce qui ne m'étonna pas, vu l'état où je les avais laissées le 18 août.

C'est le 18, en effet, que j'ai quitté Hayange. J'étais déjà venu à Metz le 14 au soir, et j'avais eu des difficultés assez grandes pour m'y rendre, en voiture, il est vrai.

M<sup>e</sup> LACHAUD. — Monsieur le président, je vous serais obligé de vouloir bien demander à



LE GÉNÉRAL DUPLESSIS.

M. Beaucé si, le 23 août, il était dans le cabinet de M. le maréchal Bazaine et, s'il a vu à ce moment M. le colonel Lewal venir avec un émissaire qui apportait une dépêche.

M. BEAUCÉ, peintre. — Je n'étais pas dans le cabinet de M. le maréchal Bazaine.

M. DELON. — Au commencement du blocus de Metz, j'ai reçu des nouvelles de ma famille qui était à Thionville par deux émissaires nommés l'un Flahaut, l'autre Marchal.

Ces deux hommes vinrent me trouver à ma tente le 30 août; je suis sûr de cette date, parce que j'avais l'habitude d'inscrire chaque soir sur un carnet les faits qui pouvaient m'intéresser ou intéresser l'armée en général. Lorsque plus tard j'ai été interrogé à cet égard, j'ai consulté mes notes, et à la date du 30 août, j'ai trouvé : « Reçu des nouvelles de ma famille. »



Ces messieurs m'ont raconté qu'ils étaient arrivés la veille, apportant des dépêches au maréchal Bazaine; que celui-ci les avait parfaitement reçus, les avait fait déjeuner, et leur avait donné une certaine somme d'argent. C'est tout ce que je sais.

M. LACHAUD. — Monsieur le président aurait-il la bonté de demander au témoin si l'on n'est pas venu lui demander un reçu, et ce qui se serait passé au sujet de ce reçu?

M. DELON. — On ne m'a rien demandé; mais l'un des émissaires m'a dit que le maréchal lui avait ordonné d'attendre, parce qu'il le renverrait en mission. Je lui dis alors: « Si vous devez repartir, revenez ici, et si l'on vous renvoie, je vous donnerai de mes nouvelles à porter à ma famille. » Il m'a raconté qu'il était déjà venu une fois, à une date que je ne puis me rappeler, car il n'était pas venu me voir. La seule fois que je l'ai vu, c'était le 30 août.

M. RIGAUD. — Le 27 août, deux inspecteurs du chemin de fer sont venus me trouver à Vireux et m'ont proposé de porter des dépêches au maréchal Bazaine en passant par la Belgique et le grand duché de Luxembourg. J'acceptai, et je partis le jour même; j'arrivai à Thionville, et je remis ma dépêche au commandant de la place; il pouvait être environ onze heures du soir.

M. LE PRÉSIDENT. — On vous a donné un reçu?

M. RIGAUD. — Oui, monsieur le président; M. le colonel Turnier m'a donné un reçu que j'ai entre les mains.

*L'audience est levée.*

AUDIENCE DU 7 NOVEMBRE.

M. LE PRÉSIDENT. — Le Conseil désire entendre de vous, une seconde fois, ou du moins d'une façon plus circonstanciée ou plus spéciale, le récit de la mission que vous avez reçue du colonel Turnier au mois d'août 1870.

M. LALLEMENT. — Au mois d'août 1870, quand j'étais de passage à Thionville, le colonel Turnier m'a fait demander si je voudrais me charger de nouvelles à faire parvenir à l'armée du maréchal de Mac-Mahon.

Le colonel Turnier me remit un pli à découvert, c'est-à-dire plié en quatre, à une heure de l'après-midi; je pris une voiture pour Luxembourg, où j'arrivai le jour même.

Le 29, j'entrai à Sedan, entre huit et neuf heures du matin. Je me présentai à la citadelle, où je rencontrai plusieurs personnes de ma connaissance et, notamment, un de mes collègues, M. Bouchon-Garnier, procureur de la République à Rocroi. M. le colonel Melcion d'Arc, qui avait, dans la nuit même, je crois, remis le commandement de la place au général de Beurmann, se trouvait en ce moment dans la cour.

Je remis la dépêche que je portais au colonel Melcion d'Arc qui m'accompagna ou me fit accompagner par un planton, — autant que je puis me rappeler, — chez le général de Beurmann.

Le général prit la dépêche, la lut et sortit immédiatement de son cabinet; ce fut l'affaire d'un instant. Le général paraissait impressionné et vivement préoccupé; lorsque après être sorti de son cabinet, il fut dans la cour, il se rapprocha du colonel Melcion d'Arc, ces mes-

sieurs prirent connaissance de la dépêche, et se consultèrent. Comme ma mission était remplie, je pris congé de ces messieurs.

M. L'ABBÉ BOETMAN. — Je suis arrivé à Metz le jour de la bataille de Saint-Privat.

Le 22, je me suis adressé à l'état-major pour avoir un sauf-conduit. Le maréchal Bazaine était absent, et le général Jarras m'a écrit, le soir, que S. E. était disposée à m'accorder ce sauf-conduit pour me rendre en Belgique, mais qu'il désirait me voir.

Je me suis rendu au Ban-Saint-Martin le 23. Le maréchal, en me donnant un sauf-conduit, m'a demandé s'il pouvait profiter de la circonstance de mon départ pour envoyer une lettre à madame la maréchale. Je lui ai répondu: « Volontiers, pourvu que les Prussiens ne me prennent pas cette lettre. » M. le maréchal m'a dit alors qu'elle ne contiendrait rien qui pourrait me compromettre.

Le 24 je sortis de Metz; je franchis les positions françaises et, les ayant passées, je restai pendant deux jours à Saint-Privat, visitant et consolant de mon mieux les blessés. Ensuite j'allai jusqu'à Hayondange où une ambulance allemande me donna place dans une voiture. De cette façon j'arrivai en Belgique le 28.

M. LE COMMISSAIRE DU GOUVERNEMENT. — Le témoin pourrait-il dire si, lors de son départ de Metz, le maréchal Bazaine lui a donné quelque mission verbale pour la France lorsqu'il serait rentré en Belgique?

M. L'ABBÉ BOETMAN. — Aucune, monsieur le président.

M. BOUCHON-GARNIER. — En 1870, j'étais substitut du procureur impérial à Sedan et, le 29 août, entre huit et dix heures du matin, j'étais de garde à la citadelle de Sedan, lorsque je vis entrer, dans la seconde cour du château, M. Lallement, procureur impérial à Sarreguemines.

Comme nous nous connaissions depuis longtemps, M. Lallement vint à moi et me dit qu'il apportait des nouvelles de Metz; il m'exprima en outre le désir de parler au général de Beurmann, commandant supérieur de la place.

Je lui indiquai le bureau du général, M. Lallement s'y rendit; il disparut quelque temps après avec le général de Beurmann et le colonel Melcion d'Arc, qui m'appelèrent pour constater l'identité de M. Lallement. Je m'approchai de ces messieurs et leur déclarai que je connaissais M. Lallement. Je m'éloignai ensuite par discrétion à deux pas en arrière, en sorte que je n'entendis pas la conversation qui eut lieu, et que je ne vis pas remettre la dépêche.

M. LE COLONEL MELCION D'ARC. — Le 29 août 1870, entre huit et neuf heures du matin, je me trouvais à la citadelle de Sedan avec M. Hulme, lorsque M. Lallement est venu se présenter. Il me remit une dépêche, j'en pris connaissance et je fus frappé de son importance. Je priai M. Lallement de m'accompagner chez M. le général de Beurmann, qui venait d'être nommé commandant supérieur de la place de Sedan.

La première préoccupation du général de Beurmann, en sortant de son cabinet, fut de faire constater l'identité de M. Lallement; elle le fut par M. Bouchon-Garnier, substitut du procureur impérial de Sedan, un autre magistrat. La seconde préoccupation du général, après ce premier soin, fut de faire parvenir, le plus tôt possible, au maréchal de Mac-Mahon, cette dépêche importante.

Comme je venais de quitter M. Hulme, qui m'avait fait connaître que l'armée du maréchal de Mac-Mahon pouvait être à Raucourt ou devait y arriver, j'indiquai naturellement au général de Beurmann, qui entrait en fonctions, M. Hulme pour porter la dépêche.



Nous fîmes appeler M. Hulme, et je ne peux pas dire si c'est moi ou le général qui lui remit la dépêche, mais nous étions côte à côte et ensemble pour la remettre à M. Hulme; nous l'invitâmes à en prendre connaissance, et il voulut bien se charger de la faire parvenir.

Quelques moments après, je me trouvais sur la place avec un officier, et je vis passer M. Hulme en voiture; je lui fis un signe qui voulait dire: « Pressez-vous, car la dépêche est très-importante. »

En terminant, je dois dire que, dans ma conviction, M. Hulme a dû remplir sa mission, en homme de cœur.

Lecture est ensuite donnée par le greffier de la déposition écrite du général de Beurmann mort depuis l'instruction.

Le général de Beurmann a déclaré ne pas se rappeler qu'il lui ait été apporté une dépêche du 29 août.

« Je me rappelle seulement la présence de M. Lallement dont l'identité m'a été attestée par M. Bouchon-Garnier.

« Je fais remarquer que si parmi les dépêches qui devaient parvenir par mon entremise au maréchal de Mac-Mahon, il devait s'en trouver une de grande importance, c'est sans doute celle qui lui a été remise par M. Hulme, d'après les termes de sa déposition.

« Ces dépêches, du reste, doivent se retrouver, au moins en copie, dans les notes de correspondance du major général, qui était alors le général Faure. »

M. ENTZ. — Je sortais de l'armée depuis deux mois, lorsque les affaires de Sedan sont arrivées; j'étais capitaine adjudant-major attaché à la garde nationale. Le général de Beurmann, le jour où il a pris son commandement, m'a demandé de me mettre à sa disposition; c'était le 29 août. Je n'ai vu ni M. Lallement ni M. Hulme. J'étais occupé à ce moment à faire le rapport de la garde nationale, et à commander le service des vingt-quatre heures.

M. HULME, filateur à Mouzon. — Le lundi 29 août, vers huit heures du matin, je suis allé à la place, à Sedan, comme j'avais l'habitude d'y aller depuis quelque temps pour voir s'il y avait des dépêches, et savoir ce qui se passait. Au moment où j'y arrivais, j'ai vu le commandant Melcion d'Arc et le général de Beurmann causant dans la cour du château; l'un d'eux tenait à la main une lettre avec une enveloppe. Au bout d'un instant, ces messieurs m'ont fait signe; je me suis approché.

Le colonel Melcion d'Arc m'a dit qu'il venait d'être remplacé, comme commandant de la place de Sedan, par le général de Beurmann, et il m'a demandé si je voulais continuer ce que je faisais avant son remplacement. Sur ma réponse affirmative, ces messieurs m'ont dit: « Voilà une dépêche très-importante que nous venons de recevoir, elle donne des nouvelles du maréchal Bazaine; voulez-vous la porter? »

J'acceptai; et comme j'étais assez renseigné sur les mouvements de l'armée du maréchal de Mac-Mahon, je résolus de partir de suite.

Avant de monter en voiture, je retournai au château, où le commandant me remit la dépêche tout ouverte. Je suis parti avec un ami et le percepteur de Mouzon; je devais porter la dépêche au maréchal de Mac-Mahon, que je savais être du côté de Raucourt. En passant sur la place d'armes de Sedan, j'ai rencontré de nouveau le colonel Melcion d'Arc, qui m'a dit: « Dépêchez-vous, c'est très-important. » Je me mis en route.

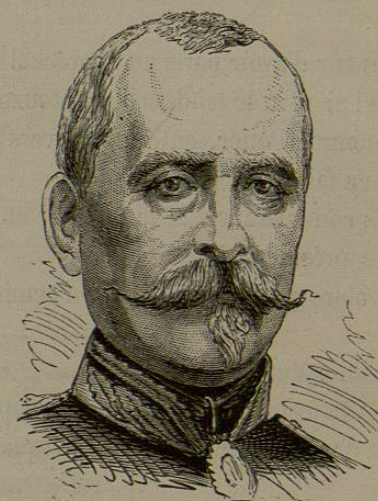
A Mouzon, mon cheval étant fatigué, j'allai trouver un général qui se trouvait dans la

ville. Je ne pourrais dire le nom de ce général, mais lorsque je lui eus montré ma dépêche, sans lui dire cependant ce qu'elle contenait, il m'aïda à chercher un cheval.

Le commandant Négroni arrivait en ce moment avec des chevaux frais; il m'en fit donner un et offrit même de faire porter la dépêche; mais comme le général de Beurmann m'avait dit qu'elle était très-importante, qu'il fallait la remettre à l'empereur ou au maréchal de Mac-Mahon, je n'ai pas accepté. Je suis allé avec lui jusqu'au faubourg de Mouzon, où, rencontrant un détachement, il a fait descendre un maréchal des logis du cheval qu'il montait, et je suis parti sur ce cheval harnaché comme il était.

J'entrai dans le village de Raucourt à peu près au moment où l'empereur y arrivait.

Ayant dit que j'avais une dépêche, on me laissa arriver près de l'endroit où était l'empereur, un général voulait m'empêcher de pénétrer et me disait de lui remettre cette dépêche;



LE GÉNÉRAL LAPASSET.

je lui ai répondu que je ne devais la remettre qu'à l'empereur ou au maréchal de Mac-Mahon. On m'a fait entrer; l'empereur lut la dépêche, causa quelques instants avec moi, et me dit de la porter au maréchal de Mac-Mahon, quand il arriverait. Je suis sorti, j'ai attendu quelques instants devant la porte que le maréchal fût de retour.

J'entrai sans difficulté chez le maréchal, que je trouvai dans une petite chambre au premier et je lui remis ma dépêche. Il n'en a pas paru très-frappé. Cependant, il m'a demandé quelques renseignements sur les routes du côté de Montmédy; il désirait savoir si ces routes étaient larges, s'il y avait des rivières, des ponts, etc. Je lui dis, à ce propos, que j'avais vu un individu arriver avec un médecin d'ambulance, et que cet homme était plus au courant que moi des routes qui existaient, c'était un cocher de Sedan, nommé Gillet; je suis allé à sa recherche, je l'ai trouvé avec quelque difficulté, car il y avait beaucoup de monde à Raucourt et je suis revenu avec lui chez le maréchal de Mac-Mahon, qui lui a fait diverses questions et lui a demandé s'il avait vu des Prussiens. Puis, nous sommes sortis.